

tante cité, n'y ait jamais paru. Ce n'est pas que cet amalgame de misérables gens ait dégoûté celui qui se disait l'apôtre des péagers et des pécheresses publiques. Peut-être obéissait-il à une charitable pensée en s'interdisant tout apostolat dans des villes à peu près païennes et trop corrompues pour accueillir la vérité. Il ne voulait pas les rendre plus coupables en leur offrant ces perles de la doctrine céleste que les animaux immondes sont incapables d'apprécier. Au reste, en tout temps, des révoltes incessantes rendirent Tibériade absolument détestable. Josèphe nous raconte comment, avec sept soldats et des barques vides qui le suivaient à distance, mais que l'on croyait remplies d'hommes armés, il parvint à y calmer une terrible émeute, condamnant Clitus, un des agitateurs, à se punir lui-même en se coupant la main gauche.

Tibériade s'étant librement rendue à Vespasien, les Juifs obtinrent en retour le privilège d'y vivre seuls, à l'exclusion des samaritains, des païens et même des chrétiens. C'est là qu'après la ruine de Jérusalem se retirèrent les docteurs d'Israël et que furent composées, au III<sup>e</sup> siècle, la *Mischna* ou « répétition de la Loi », et la *Gemara* ou son « complément », ce qui constitua le Talmud de Jérusalem. C'est à l'école rabbinique de Tibériade qu'on doit encore la *Masora* ou « tradition », fixant le texte hébreu de la Bible et l'orthographe de ce texte. M. Vigouroux tressaille d'aise en saluant ces souvenirs, chers à tout hébraïsant. Pour

moi, j'ai toujours gardé quelque rancune à ces rabbins brouillons, qui ne surent ou ne voulurent pas trouver deux signes distincts pour exprimer deux voyelles différentes, le kamets-chatouf et le simple kamets. Leur absolue ressemblance fit le désespoir de mes débuts en hébreu, au temps du bon M. Grandvaux, mon premier maître en cette langue.

Les souvenirs chrétiens de Tibériade sont sans importance. Un temple, commencé par Adrien, y devint une belle église sous Constantin. L'ancienne ville s'étendait au sud de la ville actuelle. On y voit encore quelques ruines. Hérode, élevé à Rome, y avait édifié un théâtre, des palais, un gymnase comme dans les grandes cités de l'empire. Quelques colonnes de granit, couchées sur la grève, des chapiteaux encastrés dans les maisons modernes et dans les remparts sont tout ce qui en demeure.

Les constructions, avec deux coupoles qui s'élèvent plus loin, sont les sources chaudes d'Emmaüs. Inutile d'y aller prendre un bain de vapeur dans les salles élégantes bâties par Ibrahim-Pacha. Trente-cinq degrés en plein air nous ont mis en nage, et nous sommes heureux d'arriver chez les PP. Franciscains pour nous rafraîchir un peu.

Sur le lac de Génézareth.

A une heure, une barque et cinq rameurs nous attendent. Nous cinglons lestement vers le nord pour nous rendre bien compte de la partie la plus célèbre de cette petite mer, qui elle-même, toujours alimentée par le Jourdain et quelques torrents, n'a guère changé depuis dix-huit siècles, mais dont les bords désolés ne gardent plus aucune trace de ce qu'ils furent autrefois.

Les eaux merveilleusement transparentes, tout immobiles qu'elles paraissent autour de nous, vont s'arrondir au loin en petites ondes scintillantes et expirer paisibles sur les cailloux du rivage. A l'orient, les montagnes nues et sombres impriment au paysage un aspect sévère et presque triste. Au nord, les cimes blanches de l'Hermon, se détachant sur le ciel bleu, détruisent en partie cette impression et invitent l'âme à s'élever vers les régions lumineuses de l'idéal, tandis que des massifs verdoyants marquent à l'occident les sites où se déroula la plus délicieuse partie de l'histoire évangélique.

Sous une agréable brise d'ouest la barque se rapproche des collines abruptes du ouady Semak. C'est là qu'on place, près des ruines de Khersa, la scène dramatique des démoniaques guéris par Jé-

sus et du troupeau de porcs se jetant dans la mer. A vrai dire, les grottes dans la montagne n'y manquent pas, et on comprend que les possédés aient pu s'y cacher parmi les sépulcres. Toutefois nous ne parvenons pas à voir le roc surplombant le rivage d'où, selon Thomson, inventeur de ce site, les animaux emportés par l'esprit impur se seraient jetés à la mer. Il y a un espace au moins de deux cents mètres entre le lac et le pied des collines les plus rapprochées. Faut-il croire que les eaux se sont retirées et que le niveau de la petite mer a baissé depuis dix-huit siècles? C'est possible. Peut-être même éprouve-t-il des variations notables avec les diverses saisons de l'année. Le ouady Semak est à sec.

En continuant vers le nord, près du ouady Douka, des palmiers semblent plantés dans le lac. D'après nos bateliers, on trouve sur le petit promontoire que nous côtoyons des colonnes de basalte et leurs chapiteaux couchés dans les hautes herbes.

Nous atteignons bientôt la plaine de Bathihah, où fut le désert de Bethsaïda, scène de la première multiplication des pains. Rien n'y ressemble au désert, car toute sorte d'arbres, térébinthes, chênes-verts et palmiers y poussent çà et là, à travers des champs de blé, d'orge et de doura. Les Arabes Ghâouârineh, que nous avons déjà vus à Jéricho, moitié bédouins, moitié fellahs, toujours voleurs quand ils peuvent, vivant sous des tentes ou des huttes de roseaux, la cultivent et la défendent les armes à la main. Nos bateliers refusent

de nous y débarquer, et le bon P. franciscain qui nous accompagne déclare qu'ils ont raison, car ce ne serait pas sans danger, cette tribu ayant une détestable réputation. Une petite barque est amarrée dans l'anse par où l'on aborde l'ancien désert de Bethsaïda. Il faut se contenter de voir à distance cette terre où les foules, transportées d'enthousiasme, voulurent proclamer roi d'Israël celui qui venait de les nourrir miraculeusement. C'est sans doute à quelque distance du lac et dans les montagnes plus arides, bornant au sud-est la belle plaine, qu'il conviendrait de chercher le lieu où Jésus s'était retiré avec la multitude, bien que dans ce passage de l'Évangile le mot de désert ne doive pas être pris à la lettre, puisque des villages se trouvaient aux environs<sup>1</sup>. Saint Luc est seul à préciser qu'on était parti dans la direction de la ville de Bethsaïda, mais il ne suppose pas qu'on fût resté près de cette ville, puisqu'il ajoute, comme les autres, que le site était isolé.

La plupart des interprètes modernes ont cru devoir imaginer deux localités de ce nom, parce que Jésus, afin de se délivrer plus aisément de la foule, congédia les apôtres, et leur dit d'aller l'attendre vers Bethsaïda. Mais rien n'indique qu'il y eût dans ces paroles un ordre de traverser le lac dans toute sa largeur. Les disciples ne seraient-ils allés que de l'ouady Douka à l'embouchure du Jourdain, c'était assez pour répondre au double désir du

<sup>1</sup> Luc, ix, 12 et parall.

Maitre, qui voulait paraître rester avec la foule, tout en se proposant de les rejoindre bientôt à pied du côté de Bethsaïda, ce qui s'explique surtout si cette ville était à une faible distance. L'examen de l'anse principale, formée au nord-est par le lac, me prouve qu'il n'y a aucunement à imaginer, pour l'explication du texte évangélique, une Bethsaïda dans la terre de Génézareth. *Non sunt multiplicanda entia præter necessitatem*, disaient très sagement les scolastiques. Il n'y eut, près de l'estuaire du Jourdain, qu'une localité de ce nom, village de pêcheurs sur la rive droite, auquel était venue s'adjoindre une ville neuve édifiée par Philippe sur la rive gauche. Un pont ou le gué qui se trouve à cette partie du fleuve réunissait l'ancienne et la nouvelle cité.

C'est aux palmiers que l'on voit près des ruines d'El-Arad, à dix minutes du lac et sur le bord du fleuve, qu'il faudrait chercher Julias, et non pas à Et-Tell, à trois kilomètres plus haut. Josèphe dit explicitement que le tétrarque Philippe « fit du village de Bethsaïda, près du lac de Génézareth, une véritable ville par le nombre des habitants qu'il y attira et par les ressources qu'il y réunit, en lui donnant le nom de la fille de César, qui s'appelait Julie<sup>1</sup> ». Abou-Zeïneh, sur la rive occidentale, aurait été la Bethsaïda des pêcheurs. De vieux murs prouvent qu'il y eut là une localité importante. Si

<sup>1</sup> *Antiq.*, xviii, 2, 1 : Κώμην δὲ Βηθσαιδᾶν, πρὸς λίμνην, πόλειως παραχῶν ἀξίωμα.

on ne voulait pas admettre deux villes séparées par le Jourdain, mais en réalité n'en formant qu'une, peut-être ne serait-on pas mal venu à supposer que la Bethsaïda de Galilée des évangélistes ne fut pas autre que la Bethsaïda placée par Josèphe dans la basse Gaulanitide, parce que cet historien étendait cette dernière province un peu au delà du Jourdain. Les délimitations géographiques n'étaient pas toujours chez les anciens d'une précision fort exacte, et d'ailleurs la voie romaine pouvait ici avoir été substituée au Jourdain comme frontière. En somme, le pire des expédients est de supposer deux Bethsaïda là où les historiens sacrés n'en ont jamais connu et mentionné qu'une, ce qui serait assez étrange s'il y en avait eu réellement deux dans les mêmes parages. En quelque lieu qu'elle ait été, leur Bethsaïda fut bien celle qu'embellit Philippe et que Jésus maudit comme une grande ville, et non comme un bourg de pêcheurs. Si nous la supposons sur la rive droite du Jourdain, enfermée quand même dans la Gaulanitide, le désert de la multiplication des pains se trouverait dans les montagnes arides qui sont à l'est de Khan Djoubb-Yousef et au nord d'Abou-Zeineh. Les ruines de Tell-Hum marqueraient alors la place de Bethsaïda-Julias.

Le Jourdain débouche dans le lac par cinq canaux, formant de petits îlots couverts de verdure. Des pélicans et des grèbes voltigent çà et là. La côte nord-ouest, que nous suivons, est dentelée de petites baies très gracieuses. Les collines sont moins abruptes que sur le bord oriental. Elles

tendent à s'éloigner de la petite mer. A travers les pierres, quelques zizyphus et des lauriers-roses poussent très vigoureux. Enfin les terres s'abaissent tout à fait, et une sorte de petite plaine s'ouvre devant nous. Nous sommes à Tell-Hum.

Les bateliers se jettent à l'eau et nous débarquent sur leurs épaules. Ils sont robustes et vaillants. Ainsi dut être Simon, qui mérita de devenir Pierre ou Rocher. Les herbes s'élèvent à la hauteur de nos têtes, et les épines se font cruellement sentir. Nos hommes ouvrent un chemin devant nous en fauchant tout ce qu'ils peuvent. Quelques serpents, les plus grands que nous ayons rencontrés en Palestine, s'enfuient de tous côtés.

La ville dont nous examinons les ruines fut très rapprochée du lac. On peut encore suivre les traces de son mur d'enceinte. Il mesurait environ six cents mètres de long sur trois cents de large. La plupart des constructions étaient en basalte; mais, soit que de terribles secousses aient violemment ébranlé le sol, soit que les blocs fussent mal liés entre eux, rien n'est resté debout, et on dirait qu'une main impitoyable s'est plus à bouleverser furieusement et à niveler ensuite ces singuliers débris. Des fouilles ont toutefois mis à jour les assises d'un édifice fort intéressant, et que l'on prend communément pour une ancienne synagogue. Il mesure trente pas de long sur vingt de large. On y entraît par trois portes rectangulaires. Un magnifique linteau git encore à terre; il était soigneusement sculpté. Des débris de frises, de chapiteaux,

de colonnes sont éparpillés çà et là. Parmi les sculptures on remarque des rosaces, des raisins, des fleurs, et peut-être un dessin de quadriges et une face rayonnante du soleil, ce qui serait une indication plus embarrassante. Quelques piédestaux, retournés en sens inverse, occupent encore à peu près leur place primitive. Nous courons de l'un à l'autre, nous rendant compte de cinq nefs formées par quatre rangées de sept colonnes, disposition numérique très recherchée par le symbolisme juif. Quelques-unes de ces colonnes sont doubles et taillées dans le même bloc. Elles rappellent celles de syénite que l'on admire à la cathédrale de Tyr.

A l'orient de cet édifice s'en trouvait un autre de dimensions presque identiques, et pareillement bâti en pierres qui imitent le marbre. Vers le couchant on voit une sépulture antique ayant dans chaque chambre trois foyers rectangulaires. Plus près du rivage, une tour carrée fut élevée en partie avec les blocs des deux édifices voisins. Quelques misérables cabanes de Bédouins sont désertes. Un réservoir, depuis longtemps desséché, fut-il bâti en ce lieu pour alimenter d'eau potable les hommes et les bêtes? C'est possible, car celle du lac est un peu saumâtre.

Il est remarquable que la très petite plaine ensermée ici entre les collines et la mer de Tibériade est, de toutes celles qui vont suivre vers l'occident, la moins bien partagée en sources et en cours d'eau. Si donc on veut y chercher Capharnaüm, il faut commencer par supposer que la ville et la fameuse fontaine de ce nom, tout en étant dans la même

région, à l'ouest du lac, n'avaient rien de commun. Avant d'inspecter le site, j'avais admis l'identification ingénieuse de Tell-Hum avec la seconde ville-patrie de Jésus, supposant que celle-ci avait pu s'étendre sur la rive gauche jusque vers Ain-Tabigah, qui aurait été la fameuse fontaine de Joseph. Force m'est aujourd'hui de renoncer à cette hypothèse, car non seulement Tell-Hum n'est pas dans le même pli de terrain qu'Aïn-Tabigah, puisqu'une colline les sépare, mais il se trouve visiblement à un niveau plus élevé.

Au fond, toutes les raisons qu'on a d'identifier Tell-Hum et la fameuse ville évangélique se réduisent à une ressemblance imaginaire de nom et à la présence des quelques ruines que nous venons de voir. Que *Caphar*, village, soit devenu *Tell*, mont de ruines, c'est déjà considérable; mais que *Nahum*, consolation, ou *Nakum*, nom d'un personnage, se soit réduit à *Hum*, c'est impossible. La première syllabe de ce dernier mot est trop caractéristique pour avoir été supprimée, et ces assimilations arbitraires me rappellent la plaisanterie que nous répondait M. Baudry, un de nos illustres maîtres de Saint-Sulpice, quand nous nous hasardions à proposer une étymologie fantaisiste: « Ces deux mots viennent l'un de l'autre à peu près comme *cheval* vient de *hippos*, en changeant *hip* en *che* et *pos* en *val*. » Quant aux ruines, on en trouve d'absolument pareilles, mais beaucoup mieux conservées, à Kefr-Birim, village bâti au nord de Saphed, vers le troisième ou quatrième siècle, alors que les Juifs,

chassés de Jérusalem sous Adrien et sous Constantin, s'établirent dans les montagnes de Galilée. Les débris d'une synagogue à Tell-Hum ne prouvent rien en faveur d'un site évangélique quelconque, quand on sait que les Juifs de Tibériade ont occupé les bords du lac pendant les quatre premiers siècles de notre ère, et qu'ils ont dû y édifier des maisons de prière un peu partout.

Capharnaüm, d'après les évangélistes, aussi bien que d'après Josèphe, était *dans la terre de Génézareth*. C'est dans cette terre de Génézareth que se rend Jésus en revenant du désert de Bethesda<sup>1</sup>, et la foule qui le cherche vient, en effet, l'y rejoindre et le trouve à Capharnaüm<sup>2</sup>. Or il est certain qu'à Tell-Hum nous ne sommes pas dans la plaine de Génézareth. En outre Capharnaüm, *sur le chemin de la mer*, avec un poste de douaniers et une garnison romaine, était certainement un lieu de transit<sup>3</sup>. Mais les caravanes ne sont jamais passées à Tell-Hum; on n'y arrive même que difficilement par terre. La voie antique se trouve à quatre kilomètres des ruines où nous sommes, et elle vient de la vraie plaine de Génézareth, derrière Aïn-et-Tin. Il y a eu ici la ville que l'on voudra, Bethesda peut-être, si la basse Gaulanitide enfermait ce petit district; mais tout me dit que ce ne fut pas Capharnaüm. Je corrigerai donc ce que j'ai écrit

<sup>1</sup> Matth., xiv, 34; Marc, vi, 53.

<sup>2</sup> Jean, vi, 17, 21, 24.

<sup>3</sup> Matth., ix, 9; vii, 24; Marc, ii, 14; Luc, vii, 23.

dans ma *Vie de Jésus*. Nous regagnons nos barques après cette déception, et, défilant devant une série de criques bordées de lauriers-roses et de roches basaltiques, nous atteignons Aïn-Tabigah, où nous mettons de nouveau pied à terre.

Rien de plus étonnant que l'exubérance de sources qui jaillissent ici. Des ruisseaux se précipitent de toutes parts, se rencontrent, se séparent à travers les roseaux, les joncs, les tiges de papyrus, murmurent parmi des débris d'aqueducs et de moulins, sous des massifs d'herbes et de buissons où l'on ne pénètre qu'avec peine. Un grand bassin octogonal, comme on en voit souvent en Orient, élevait jadis les eaux jusqu'à des ouvertures supérieures qui débouchaient dans un canal destiné à les répandre au loin. La construction étant en pierres volcaniques mal cimentées, des infiltrations se sont produites aux parties basses, et l'eau, qui ne monte guère plus qu'à hauteur d'homme au lieu d'atteindre son ancien niveau de huit mètres, jaillit avec une impétuosité extrême. Plus loin, dans une tour ronde, sourd une source thermale. Sa chaleur est de trente-trois degrés centigrades. Au goût elle est douceâtre et légèrement sulfureuse. Elle s'élanche du pied de l'édifice, bouillonnante et rapide, jusqu'à un moulin qu'elle met en mouvement. Je doute qu'elle fût bonne à féconder la terre. En tout cas, on ne voit pas que jamais elle ait été dirigée vers Génézareth. Il n'en est pas de même de l'autre, qui, élevée à huit mètres au-dessus du sol, a pu, par

un vaste et long aqueduc dont les traces sont encore visibles, traverser la colline et aller féconder la fameuse plaine en l'abordant au point où fut Capharnaüm. De là son nom de fontaine de Capharnaüm.

Dans une misérable hutte, une vieille femme semble malade et de mauvaise humeur. Est-ce une belle-mère? Nous pensons à celle de Pierre tourmentée par de violentes fièvres, et que le Seigneur guérit non loin d'ici. Son fils ou son gendre arrive du lac avec des poissons que nous achetons. Une superbe tige de *khardal*, le sénevé, attire notre attention. Elle monte plus haut qu'un homme. Est-ce en regardant l'une de ces plantes que Jésus formula sa parabole? Peut-être s'était-il simplement inspiré du proverbe populaire: « Petit comme un grain de sénevé. »

Notre barque double le monticule qui sépare Aïn-Tabigah de Aïn-et-Tin, et nous sommes dans la terre de Génézareth. Il n'y a pas à élever le moindre doute sur l'identification de cette plaine avec celle dont parle Josèphe. C'est la seule autour du lac qui ait trente stades de long et vingt de large, environ six kilomètres sur quatre. Les autres indications y sont d'ailleurs exactement remplies, à la condition de ne pas chercher dans la source d'Aïn-et-Tin, que nous atteignons d'abord, la fontaine de Capharnaüm. Elle sourd très abondante assurément sous un rocher au pied du petit promontoire et à l'ombre d'un beau figuier qui lui donne son nom, mais elle est trop près de la grève pour dire

qu'elle arrose la plaine. Aux jours de forte tempête le lac l'envahit. En temps ordinaire elle va, à travers un espace de trois cents mètres, lui porter directement le tribut de ses eaux limpides. Qu'il y ait eu ici un petit port, comme semble le dire le nom d'El-Minyeh, diminutif de l'arabe *Minah*, c'est possible. L'anse naturelle que ménage la colline est, en effet, heureusement disposée pour cela, et on y a découvert les restes d'une jetée ou d'un quai en pierres de taille qui changent cette supposition en certitude. Il est évident que si jamais les bateliers avec leurs barques ont dû venir en aide aux caravanes pour transporter de l'orient à l'occident du lac les marchandises à destination de l'Égypte et de la Méditerranée, nous sommes au point le plus naturellement indiqué pour constituer un petit entrepôt. La voie romaine passait à cinq minutes d'ici. Il reste même un souvenir de l'activité commerciale de ce coin de terre dans le khan ou caravansérail en ruines qui est devant nous. Sommes-nous donc sur le site de Capharnaüm? Peut-être. Il faut réfléchir à ce que nous avons vu ce soir et revenir demain.

Trois voyageurs qui se promènent sur le haut chemin taillé dans le roc et contournant la colline du côté du lac nous ont gracieusement salués. Ils accourent pour nous serrer la main et nous inviter à leur table. Impossible de répondre à cette amabilité: la nuit arrive, il faut rentrer à Tibériade. Nous ne serons au couvent qu'à neuf heures. Notre

barque est obligée d'aller prendre la brise qui vient des gorges d'Arbèle jusque sous les lumières du Medjdel. Tant mieux. Il fait bon ici, et les heures nous semblent si courtes ! Je ne crois pas avoir de ma vie éprouvé de plus pures émotions que dans cette soirée, dont le souvenir me demeure toujours présent à l'esprit. Il n'y avait plus pour nous ni eau, ni terre, ni hommes, ni monde. Une atmosphère divine nous entourait. Chacun, respectant notre émotion, gardait le silence. Les étoiles du ciel semblaient nous sourire et vouloir mêler leur doux rayonnement aux saintes illuminations de nos âmes. Je pensais au Maître, qui, dans une barque en tout semblable à celle-ci, sur ces mêmes eaux, au soir d'une grande journée, la tête appuyée sur le coussin du pilote, s'endormit en contemplant les profondeurs des cieux. Je m'étais couché comme il se coucha lui-même, mais je ne dormais pas, et mon âme écoutait ce que Dieu murmurait sur ces flots bénis. De telles heures dans la vie comptent plus que des années.

En partant de Tibériade, j'avais presque désiré de voir une tempête, et à un moment quelques nuages du côté du Hauran semblaient l'annoncer. Nous aurions eu plaisir à crier : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Dieu nous gâte, la brise délicieuse a soufflé tout le temps, et Jésus n'a voulu nous laisser entendre à travers le calme des flots que le suave langage de son amicale conversation. Avant d'arriver à Tibériade nous avons pris un demi bain dans le lac. L'eau était agréablement tempérée.

Deux catholiques allemands et le curé de Canadinent avec nous. Ils s'entretiennent d'un projet que nous encourageons vivement. Ils s'agit d'acheter une partie de la terre de Genezareth pour y faire des fouilles. La société civile ou la corporation religieuse qui entreprendra l'exploitation de cette plaine abandonnée est sûre d'obtenir, à tous les points de vue, les plus consolants résultats. Pourquoi des Trappistes ne tenteraient-ils pas de s'y établir ? Le poisson du lac est délicieux. Il y fourmille dans d'incalculables proportions. Fumé et salé, il est aujourd'hui, comme au temps des Apôtres, la nourriture des gens du pays.

Mardi 3 avril.

Nous avons éprouvé une grande consolation à offrir le saint sacrifice au bord du lac, que j'appellerais volontiers sacré, puisqu'il a été le théâtre glorieux de tant d'incidents de l'histoire évangélique. A cinq heures, notre petite caravane prend la route de Genezareth. Ce voyage par terre en suivant la rive a aussi ses agréments. Au soleil levant, le lac offre un aspect tout nouveau pour nous. Les eaux, d'un bleu pâle, sont sillonnées par des nuées de blanches mouettes à tête noire. A peine quelques rides çà et là, se dessinant en gracieuses spirales, viennent-elles nous rappeler